

— Vertueux habitants, oubliez les écarts d'une âme vive mais généreuse. Dompter mes passions sera désormais ma loi. Après avoir vaincu tous les peuples de l'univers, il est beau de se vaincre soi-même."

Cela dit, il livra son oreille à M. Nibor, qui acheva le pansement.

— Mais, dit-il, en recueillant ses souvenirs, on ne m'a donc pas fusillé !

— Non.

— Et je n'ai pas été gelé dans la tour ?

— Pas tout à fait.

— Pourquoi m'a-t-on ôté mon uniforme ? Je devins ! Je suis prisonnier !

— Vous êtes libre.

— Libre ! Vive l'empereur ! Mais alors, pas un moment à perdre ! Combien de lieues d'ici à Dantzig ?

— C'est très loin.

— Comment appelez-vous cette bicoque ?

— Fontainebleau.

— Fontainebleau ! En France ?

— Seine-et-Marne. Nous allions vous présenter le sous-préfet lorsque vous l'avez jeté dans la rue.

— Je me fiche pas mal de tous les sous-préfets ! J'ai une mission de l'empereur pour le général Rapp, et il faut que je parte aujourd'hui même pour Dantzig. Dieu sait si j'arriverai à temps !

— Mon pauvre colonel, vous arriveriez trop tard. Dantzig est rendu.

— C'est impossible ? Depuis quand ?

— Depuis tantôt quarante-six ans.

— Tonnerre ! Je n'entends pas qu'on se... moque de moi !

M. Nibor lui mit en main un calendrier, et lui dit : "Voyez vous-même ! Nous sommes au 17 août 1859 ; vous vous êtes endormi dans la tour de Liebenfeld le 11 novembre 1813 ; il y a donc quarante-six ans moins trois mois que le monde marche sans vous.

— Vingt-quatre et quarante-six ; mais alors j'aurais soixante-dix ans, à votre compte !

— Votre vivacité montre bien que vous en avez toujours vingt-quatre."

Il haussa les épaules, déchira le calendrier et dit en frappant du pied le parquet : "Votre almanach est une blague !"

M. Renault courut à sa bibliothèque, prit une demi-douzaine de volumes au hasard, et lui fit lire, au bas des titres, les dates de 1826, 1833, 1847, 1858.

— Pardonnez-moi, dit Fougas en plongeant sa tête dans ses mains. Ce qui m'arrive est si nouveau ! Je ne crois pas qu'un humain se soit jamais vu à pareille épreuve. J'ai soixante dix ans !

La bonne madame Renault s'en alla prendre un miroir dans la salle de bain et le lui donna en disant :

— Regardez-vous !

Il tenait la glace à deux mains et s'occupait silencieusement à refaire connaissance avec lui-même, lorsqu'un orgue ambulante pénétra dans la cour et joua :

— Partant pour la Syrie !

Fougas lança le miroir contre terre en criant : "Qu'est-ce que vous me contiez donc là ? J'entends la chanson de la reine Hortense !"

M. Renault lui expliqua patiemment, tout en recueillant les débris du miroir, que la jolie chanson de la reine Hortense était devenue un air national et même officiel, que la musique des régiments avait substitué cette aimable mélodie à la farouche Marseillaise, et que nos soldats, chose étrange, ne s'en battaient pas plus mal. Mais déjà le colonel avait ouvert la fenêtre et criait au Savoyard :

— Eh ! l'ami ! Un napoléon pour toi si tu me dis en quelle année je respire !

L'artiste se mit à danser le plus légèrement qu'il put, en secouant son moulin à musique.

— Avance à l'ordre ! cria le colonel. Et laisse en repos ta satanée machine !

— Un petit chou, mon bon mouchu !

Ce n'est pas un sou que je te donnerai, mais un napoléon, si tu me dis en quelle année nous sommes !

— Que ch'est drôle, hi ! hi ! hi !

— Et si tu me le dis pas plus vite que ça, je te couperai les oreilles !

Le Savoyard s'enfuit, mais il revint tout de suite, comme s'il avait médité au trot la maxime : Qui ne risque rien, n'a rien.

— Mouchu ! dit-il d'une voix pateline, nous chommes en huit chent chinquante-neuf.

— Bon ! "cria Fougas. Il chercha de l'argent dans ses poches et n'y trouva rien. Léon vit son embarras, et jeta vingt francs dans la cour. Avant de refermer la fenêtre, il désigna du doigt la façade d'un joli petit bâtiment neuf où le colonel put lire en toutes lettres :

AUDRET, ARCHITECTE
MDCCLXIX.

Renseignement parfaitement clair, et qui ne coûtait pas vingt francs.

Fougas, un peu confus, serra la main de Léon et lui dit :

— Ami, je n'oublierai plus que la confiance est le premier devoir de la reconnaissance envers la bienfaisance. Mais parlez-moi de la patrie ! Je foule le sol sacré où j'ai reçu l'être, et j'ignore les destinées de mon pays. La France est toujours la reine du monde, n'est-il pas vrai ?

— Certainement, dit Léon.

— Comment va l'empereur ?

— Bien.

— Et l'impératrice !

— Très bien.

— Et le roi de Rome ?

— Le prince impérial ? C'est un très bel enfant.

— Comment ! un bel enfant ! Et vous avez le front de dire que nous sommes en 1859 !

M. Nibor prit la parole et expliqua en quelques mots que le souverain actuel de la France n'était pas Napoléon Ier, mais Napoléon III.

— Mais alors, s'écria Fougas, mon empereur est mort !

— Oui.

— C'est impossible ! Racontez-moi tout ce que vous voudrez, excepté ça ! Mon empereur est immortel."

M. Nibor et les Renault, qui n'étaient pourtant pas historiens de profession, furent obligés de lui faire en abrégé l'histoire de notre siècle. On alla chercher un gros livre écrit par M. de Norvins et illustré de belles gravures par Raffet. Il n'accepta la vérité qu'en la touchant du doigt, en encore s'écriait-il à chaque instant : "C'est impossible ! Ce n'est pas de l'histoire que vous me lisez, c'est un roman écrit pour faire pleurer les soldats !"

Il fallait, en vérité, que ce jeune homme eût l'âme forte et bien trempée, car il apprit en quarante minutes tous les malheurs que la fortune avait répartis sur dix-huit années, depuis la première abdication jusqu'à la mort du roi de Rome. Moins heureux que ses anciens compagnons d'armes, il n'eut pas un intervalle de repos entre ces chocs terribles et répétés qui frappaient tous son cœur au même endroit. On aurait pu craindre que le coup ne fit balle et que le pauvre Fougas ne mourût dans la première heure de sa vie. Mais ce diable d'homme pliait et rebondissait tour à tour comme un ressort. Il cria d'admiration en écoutant les beaux combats de la campagne de France, il rugit de douleur en assistant aux adieux de Fontainebleau. Le retour de l'île d'Elbe illumina sa belle et noble figure ; son cœur courut à Waterloo avec la dernière armée de l'Empire, et s'y brisa. Puis il serrait les poings et disait entre ses dents : "Si j'avais été là, à la tête du 23e, Bliicher et Wellington auraient bien vu !" L'invasion, le drapeau blanc, le martyre de Saint-Hélène, la terreur blanche en Europe, le meurtre de Murat, ce dieu de la cavalerie, la mort